

ET DEMAIN...

OUILLETON

Programme

Talking about trees

Suhaib Gasmelbari 10h30

Un vrai bonhomme

Benjamin Parent 14h

Sympathie pour le Diable

Guillaume de Fontenay 16h15

Les éblouis

Sarah Suco 16h15

Les parfums

Grégory Magne 19h

Cinéma Les Cordeliers . Salle Arce

Un curieux regard



N°5

. Vers la mer . des Misérables . les Papichas . ne voient plus . le paradis . Kongo .



SOMMAIRE

ÉDITO

L'imprudent voyage du prince débuta sur cette terre isolée. Il prit la bride de son cheval, un bagage et il arpenta des routes inconnues sous un soleil aride.

Égaré au milieu de collines et plaines, il rencontra Juliette. La jeune fille suivait le fleuve vers la mer avec peine, fuyant la guerre qui ravageait sa ville.

Ils marchèrent malgré l'air irrespirable de poussière. En chemin des femmes et des hommes se joignirent à eux. Le prince et l'admirable Juliette les aidèrent à fonder leur royaume.

Au bord de l'étendue bleue, ils s'établirent et créèrent un coin de paradis sur Terre. Les familles, loin de la guerre et des sbires, vécurent en paix le regard rivé vers la mer.

Alicia Rames

AUTOUR DU FESTIVAL 02

Un court-métrage réalisé par une école primaire

COUP DE PROJ 03

L'occultisme - Kongo

CRITIQUE 04

Papicha de Mouina Meddour

ENTRETIEN 05

Avec le réalisateur de Long time no see

LE DESSOUS DES FILMS 06

La Palestine - It must be heaven

CRITIQUE 07

Les misérables de Ladj Ly

L'ENVERS DU DÉCOR 09

Accessoiriste, une profession technique et artistique

LA BANDE DES CINÉS 10

Transgenre - Lola vers la mer

LA BANDE DES CINES "TRANS-FORMATION", LOLA VERS LA MER DE LAURENT MICHELI



Alicia Rames et Joséphine Paquet

L'ACCESSOIRISTE

Un accessoiriste au cinéma est la personne qui donne vie à la mise en scène. Elle est chargée de trouver, créer et préparer les accessoires nécessaires aux besoins d'un tournage. Elle est sous la responsabilité du chef décorateur. C'est grâce à elle que le décor d'un film gagne en crédibilité.

Cohérence

L'accessoiriste est chargé de plusieurs missions. Son premier rôle est de déterminer et répertorier l'ensemble des accessoires qui seront nécessaires au tournage après avoir lu le scénario. Il doit réussir à se les procurer, et une fois en sa possession, il se doit d'assurer leur maintenance et de les réparer s'ils en ont besoin. Sa mission la plus importante vient ensuite directement sur le plateau du tournage. L'accessoiriste doit encadrer la position des accessoires dans le décor afin qu'elle soit logique et crédible. Il doit se montrer conciliant et réactif afin que tout se passe bien à l'intérieur de son équipe car il peut également servir de médiateur entre plusieurs fonctions : les acteurs, le metteur en scène, et évidemment le chef décorateur. Il est nécessaire d'éviter toute incohérence, il serait étrange de retrouver une chaise en plastique dans un décor du XVIIe siècle, ou alors d'avoir un objet qui change inopinément de place d'une scène à l'autre. Il doit donc veiller à éviter les anachronismes, en cherchant les accessoires requis, mais aussi à éviter les faux-raccords, ce qu'il fait en association avec la scripte, dont la mission principale est de surveiller le tournage et de prendre des notes sur les emplacements de tous les objets et des acteurs.



L'accessoiriste Gábor Csiki, image du site dremeurope.com

Créativité

L'accessoiriste se doit également d'être créatif et imaginatif. S'il ne peut pas louer les objets dont il a besoin, il devra les créer, il a donc besoin d'avoir des compétences manuelles, en menuiserie ou en couture par exemple. Les demandes pour les tournages peuvent parfois être très banales comme complètement incongrues. Elles peuvent concerner des meubles anciens jusqu'aux armes à feu en passant par les enclos pour animaux. L'accessoiriste se doit donc d'être réactif et en mesure de répondre à ces demandes rapidement. Un accessoiriste doit également être capable de produire des effets spéciaux, donc de savoir manier des logiciels de conception assistée par ordinateur (CAO). En France, les accessoiristes sont considérés comme des intermittents du spectacle, ils exercent donc également au théâtre et peuvent diversifier leurs activités et être sur plusieurs fronts, ou évoluer vers le métier de décorateur grâce à leurs expériences.

Anais Douieb

LES ÉCOLES PRIMAIRES FONT LEUR CINÉMA

Aujourd'hui, un court-métrage réalisé par la classe des CP de l'École Lucie et Raymond Aubrac à Albi a été projeté au cinéma Lapérouse. Nous avons rencontré les producteurs en herbe dans la classe lors d'une séance dédiée à la confection de ce mini film. Accompagnés de leur professeure Bérandère Kerviel et de Sébastien, un intervenant extérieur, les enfants enchaînent les dessins, les découpages, les photos et le montage dans une ambiance joviale et excitante.

Si la professeure a décidé de participer aux Oeillades en proposant ce projet à ses élèves c'est parce qu'elle le trouve intéressant. La création d'un film d'animation est un projet pédagogique qui est ancré depuis très longtemps dans l'école : le premier film ayant été réalisé il y a plus de dix ans ; une coutume reprise chaque année pour le plus grand plaisir des enfants et de l'enseignante. Actuellement, l'école Lucie et Raymond Aubrac en est à sa sixième participation aux Oeillades. Ce projet donne une place importante à l'éducation, à l'image en sensibilisant les élèves au 7ème art. Ils peuvent alors découvrir le fonctionnement d'un film d'animation tout en s'amusant et en développant la coopération, l'entraide, la précision et la création. Ce projet appartient alors à l'Éducation artistique et culturelle, promue par les politiques éducatives en France.

Les enfants travaillent tous les jours depuis septembre. Ils ont commencé par écrire le scénario, ils ont ensuite décidé de ce qui apparaîtrait à l'écran en créant un storyboard, puis ils ont dessiné tous les personnages, les objets, les décors, les ont découpés et mis en place afin de pouvoir prendre les photos en décomposant chaque mouvement en série d'étapes qu'ils assemblent sur l'ordinateur pour le reconstituer. La partie technique, prise en charge par l'intervenant, a beaucoup plu aux enfants. Certains ont trouvé l'étape des dessins plus difficile. Mais lorsqu'ils visionnent leur court-métrage, l'enthousiasme est partagé. Et de quoi traite ce court-métrage ? À cette question, l'ensemble des élèves semble être du même avis : le court-métrage aborde les différents petits bonheurs de la vie.



Photo des élèves de CP pendant la prise des photos et le montage. Photo prise par Judith Bialade

Judith Bialade

COUP DE PROJ

"LA PLACE DE LA SORCELLERIE EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO" KONGO DE HADRIEN LA VAPEUR ET CORTO VACLAV

« Sorcellerie » est un terme dont la définition change en fonction de la région du monde où il est employé. En Occident, cela désigne principalement l'art pratiqué par des sorciers et sorcières, ermites païens vivant en cohésion avec la nature ou se faisant discrets dans les villes et villages. Cet art était décrit comme impie et hérétique par l'Église catholique et donc puni par cette dernière. C'est dans le châtimeut infligé aux sorciers pratiquants qu'on retrouve une similitude entre la sorcellerie d'Europe et la sorcellerie en Centre-Afrique. Dans cette région, ce terme désigne, pour les croyants catholiques, tout abaissement ou dépravation des mœurs du fait d'un pacte avec les forces maléfiques, le monde des ténèbres ; le Diable autrement dit. Mais au Congo, la figure la plus connue quand on parle de sorcellerie est celle des « Witch doctors », littéralement les médecins sorciers, également appelés « ganga ». A l'époque de la colonisation, les gangas étaient persécutés. Ils soignaient les victimes de mauvais sorts et les personnes maudites, grâce à leurs connaissances dans le domaine. C'est pourquoi ils étaient considérés par les colons comme adeptes de la sorcellerie, au même titre que les sorciers.

Au Congo, lorsqu'on croit en la sorcellerie, une mort subite, une maladie ou un accident sera forcément l'oeuvre de la magie noire. On cherche un coupable, et c'est souvent la figure du sorcier qui est mise en cause. Les rumeurs sont un élément important de la dénonciation du coupable. Un voisin est louche ? L'épicière est étrange depuis une semaine ? N'importe qui peut devenir sorcier tant qu'une majorité l'accuse. Pour punir le prétendu sorcier qui a lancé sa malédiction sur nous ou sur un proche, les exécutions sont souvent douloureuses et infâmes. On souhaite coincer la personne dans un pneu et la faire brûler vive ou bien la lapider. Le passage à l'acte est

souvent collectif, bien qu'on assiste à certains règlements de compte à titre personnel. Ce genre de persécution peut être mis en parallèle avec la chasse aux sorcières menant aux bûchers en Europe, sur lesquels on brûlait des femmes soi-disant maléfiques, mais souvent innocentes, qui auraient été la cause d'épidémies ou de mauvaises récoltes.

Réel problème de société, les violences à l'encontre de prétendus sorciers ou sorcières alarment les organismes nationaux et humanitaires, et posent de lourdes questions sur l'importance des croyances et leur impact au quotidien. Mais plusieurs autres problèmes résultent de cette croyance en la sorcellerie, ancrée notamment dans la civilisation congolaise depuis des siècles. En effet, les albinos, dont la peau souffre d'une dépigmentation génétique, sont massacrés dans plusieurs pays de Centre-Afrique, parfois même par leur famille, car leurs membres et leurs os seraient des ingrédients prisés par les sorciers pour leurs remèdes. Un bras d'albinos peut, par exemple, rapporter jusqu'à 4 000 euros à un sorcier tanzanien, selon un article de février 2018 du *National Geographic*. La sorcellerie en Centre-Afrique s'est transformée en un énorme trafic d'organes très complexe à démanteler.

Emma Alric



"Docteur sorcier" ou ganga de Côte d'Ivoire, photo du site allthatsinteresting.com/

même appuyer l'absence des parents dans l'éducation de leurs enfants sans pour autant en faire un aspect principal. Souvenons-nous du passage durant lequel les policiers débarquent dans l'un des immeubles à la recherche d'Issa. Sa mère n'a aucune idée du lieu où il se trouve. Les jeunes sont en manque de repères. Ils sont laissés à l'abandon, errants dans les rues de la cité, sans aucune autre motivation que l'attrait pour les différents gangs. Issa est la figure centrale des contestations de la jeunesse dans ce film. Il est à la fois la victime des violences policières et le porte-drapeau du mouvement de contestations qui est en train de naître au coeur de Montfermeil. Nos quelques déceptions résident dans le manque de solutions envisageables pour les aider à sortir de ce cercle vicieux. Un instant, quand le jeune policier interroge Guada, nous avons perçu les prémices d'une remise en question qui s'est finalement interrompu rapidement à notre plus grand désarroi. En définitive, on nous donne à voir une sinistre réalité qui pourrait alors s'approcher du documentaire, une spécialité de Ladj Ly.

Les scènes sont partagées entre les caméras embarquées et les plans surplombants la banlieue grâce au drone de Buzz, un jeune du quartier, le tout permettant de capter avec vivacité le réalisme des scènes. Les images de drone représentent la volonté des habitants de maîtriser les lieux où ils vivent afin de se protéger : filmer les situations d'en haut pour se détacher de la cruauté qui a lieu en contrebas. La banlieue se dessine comme un lieu labyrinthique rempli de recoins plus dangereux les uns que les autres. La brutalité n'est pas traitée dans le film comme une banalité mais plutôt comme la conséquence de la marginalisation à la fois physique et morale de ces populations dans notre société. De plus, nous apprécions également l'absence de musique de rap, qui aurait risqué d'inscrire le film dans un cliché. Au lieu de cela, les musiques du film sont interprétées au violon, ce qui permet un contraste entre la légèreté de la musique et l'aspect dramatique des thèmes.



Le trio de la BAC au coeur de la cité

À la fin de la journée les policiers semblent exténués par ces agitations, ces altercations et ces cris omniprésents tout comme le spectateur qui ne ressort pas indemne de ce combat de chaque instant. C'est un film puissant qui prend aux tripes et qui se termine sur une réflexion appréciable qui est à la fois marquante et pertinente écrite par Victor Hugo deux siècles plus tôt : « Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs ».

Emma Tarroux et Judith Bialade

LES MISÉRABLES, UNE FRANCE MULTICULTURELLE

Pour son premier long-métrage *Les Misérables*, Ladj Ly décide de traiter d'un sujet à la fois sensible et actuel. L'enfant de la cité de Montfermeil s'arme d'un stylo et d'une caméra pour raconter une histoire qui le touche, une histoire qu'il a vécue : celle d'une banlieue française dans laquelle les tensions et la violence sont quotidiennes. Cette oeuvre a d'abord été réalisée comme un court-métrage éponyme de seize minutes, nommé aux Césars l'année passée. Stéphane (Damien Bonnard) vient d'arriver de province et intègre, après une mutation, la Brigade Anti-Criminalité de Montfermeil, dans le 93. Il va faire la rencontre de ses nouveaux coéquipiers, Chris (Alexis Manenti) et Guada (Djibril Zonga) avec qui il passe sa première journée. Le spectateur s'introduit dans l'intimité du quotidien de cette brigade où nous découvrons rapidement les tensions entre les différents groupes du quartier. C'est d'autant plus vrai lorsqu'un directeur de cirque, venu s'installer non loin de là, est témoin du vol de son lionceau. Chargée de le retrouver, l'équipe va vite être débordée par la situation au point de commettre un geste irréparable et déterminant pour la suite.

Prix du jury au Festival de Cannes 2019, *Les Misérables* pourraient s'inscrire dans la continuité logique du film *La Haine* de Mathieu Kassovitz en 1994. Tout aussi puissant, il nous plonge de plein fouet dans la misère sociale. Pourtant, le prologue paraît empreint de légèreté. Nous entrons dans ce récit par des scènes d'extase et de bonheur intense partagées par chacun des habitants à l'occasion de la victoire des Français au mondial de football de 2018. Ensemble, comme d'une seule voix, ils chantent l'hymne national comme si, à cet instant-là, ils étaient tous unis sans aucune distinction. Toutefois, la musique qui suit ce chant patriotique devient glaçante et angoissante. Elle semble annoncer que cette euphorie ne sera que de courte durée et qu'elle est finalement illusoire.

Nous pressentons que cette foule pourrait être amenée à se transformer en bloc hostile et incontrôlable. Et c'est toute cette violence, ces déviances, ces insultes, ces trafics que nous découvrons aussi abasourdis que l'est Stéphane. Candidé, il semble dépassé par ce qu'il voit et par les attitudes adoptées par ses collègues face à ce climat de tension permanente. C'est finalement le personnage auquel nous pourrions nous identifier le plus facilement. Aux antipodes, se trouve Chris, un Blanc raciste, machiste et grande gueule. Figure d'autorité, il n'hésite pas à semer la terreur afin d'être respecté. Un caractère de shérif qui peut parfois énerver le spectateur. Le dernier de l'équipe s'appelle Guada. D'origine Ivoirienne, il vient compléter le trio hétérogène, obéissant aux ordres, sans jamais les contester, préférant sûrement s'effacer face à Chris et lui laisser endosser toute responsabilité. Ancrés depuis longtemps dans cette violence déchainée, les deux policiers semblent avoir perdu leur sang-froid et ne parviennent pas à concevoir une autre façon d'agir. Néanmoins, la plus grande richesse de ce film consiste à ne pas prendre parti. En effet, il donne à voir les multiples fractures sociales existantes sans pour autant donner raison ni aux policiers ni aux différents clans. Dès lors, le film est d'une justesse inouïe, évitant ainsi le manichéisme tant redouté dans les films sociaux : chacun porte ses torts, ses doutes, ses violences et ses dépassements. Depuis les émeutes survenues en 2005 dans la banlieue parisienne, tous semblent être dans un mal-être profond qu'ils traduisent par une brutalité sans retenue.

Ladj Ly travaille à la manière de Victor Hugo dans *Les Misérables* de 1862, dénonçant au travers d'une oeuvre forte l'asphyxie sociale dont sont victimes ces populations marginalisées. On regrettera tout de même le peu de réflexion autour des raisons qui ont poussé à une telle anarchie. Quelques scènes viennent tout de

PAPICHA, LE COMBAT D'UNE FEMME CONTRE LE RADICALISME

Papicha est un film coup de poing sur l'Algérie des années 1990. Le terme « papicha » désigne une jolie fille, qui aime se faire belle. C'est justement un mot désignant parfaitement les héroïnes de ce film réalisé par Mounia Meddour, une réalisatrice d'origine algérienne ayant réalisé *Edwige* en 2011. Le film a été en compétition dans la catégorie « Un certain regard » au festival de Cannes en 2019 ainsi qu'au festival d'Angoulême où il a remporté le troisième prix du Festival du Film Francophone.

Dans l'Alger des années 1990, Nedjma, une étudiante en licence de français, se distingue des autres filles dans la rue. Elle porte des pantalons, se balade les cheveux détachés, ose répondre quand on lui parle. Ses amies sont comme elle et sortent en secret en discothèque pour draguer et fumer. Dans les toilettes de cette discothèque, Nedjma organisera son propre business de robes qu'elle crée elle-même. Passionnée de mode, on verra à travers le film l'évolution de cette jeune femme dans un pays menacé par l'oppression de la religion, empêchant de plus en plus les femmes de s'exprimer. Suite à des événements traumatisants dans la vie de Nedjma, la jeune femme sera obnubilée par l'idée d'organiser un défilé de mode dans le réfectoire de son université, dans lequel elle montrera ses nouvelles créations inspirées par sa mère : toutes les robes seront faites avec un « haik » qui est une longue étoffe de cinq mètres, que les femmes plient en fonction de leur situation sociale afin de se cacher. La jeune fille tentera alors de créer des robes courtes et ouvertes à partir de cette étoffe, ne voulant utiliser que le pliage et non les coutures.

Ce film est ponctué de moments que j'ai trouvé choquants, notamment ceux où le radicalisme grandissant prend forme. L'irruption des femmes voilées dans l'amphithéâtre de l'université m'a particulièrement marquée, alors que le professeur martelait une phrase : « vivre ce n'est pas lutter contre les autres ». Un message de paix, vite occulté par une femme qui vient lui mettre un sac sur la tête, réprimant sa liberté d'expression, tandis qu'une autre femme véhiculait des messages radicalistes et distribuait des tracts pour le port de l'hidjab, qui est le voile couvrant la tête mais laissant le visage apparent. On a là l'oppression qui prend la forme d'une

marée de voiles noirs, un élément que l'on verra à plusieurs reprises dans le film. Les plans s'altèrent, se rapprochant en nous perdant dans l'action et puis se détachant un peu pour nous montrer la situation avant de replonger à nouveau dedans : on se croirait au milieu des échauffourées, bousculé par ces femmes.

Ce film fait voyager en Algérie. Elle est montrée sans être enjolivée, la caméra n'hésite pas à passer devant des constructions en travaux lors des voyages en voiture ou encore les marchés avec des étals vendant des boîtes en plastique. Je fus émerveillée par le charme des maisons orientales, les traditions qui y sont liées, comme dans les nombreuses scènes avec la mère de Nedjma. On y voit la manière dont elle cuisine, le service du thé à la menthe, les différentes manières de nouer un haik. Ces rituels soulignent que la réalisatrice aime ce pays, dont elle est native, et le montre sans pour autant le farder. Par ailleurs, on voit une évolution de la ville pendant le film, avec des bâtiments qui disparaissent, des murs qui se dressent et du grillage qui apparaît. L'entrée de la cité U par exemple s'est transformée en une entrée de prison, avec un gardien, des barreaux ainsi que des murs empêchant de passer comme on veut.

Enfin, j'ai trouvé le dénouement particulièrement marquant, car il fait écho aux nombreux flashes infos qu'on a entendus dans le film, à la radio ou à la télévision, faisant état des morts et des attentats s'étant déroulés dans la journée. Un film époustouflant sur le combat d'une femme contre le radicalisme.

Victoria Doumerg

ENTRETIEN

PIERRE FILMON, RÉALISATEUR DE *LONG TIME NO SEE*

Le cinéaste français a réalisé plusieurs courts métrages dont *Papa est mort* en 2013, présenté aux Festivals de Clermont-Ferrand et de Pantin en 2015. Pierre Filmon a dirigé *Close Encounters with Vilmos Zsigmond* en 2015, qui a été nommé à la caméra d'Or du Festival de Cannes. Il revient cette année avec son premier long métrage : *Long Time no see*.

Pouvez-vous nous présenter le métier de réalisateur ?

Être réalisateur, c'est être curieux tout le temps, observateur avec l'oreille attentive, lecteur, mélomane et cinéphile. C'est autant aimer l'exigence de l'écriture que l'effervescence d'une petite entreprise appelée tournage ; les scénaristes que les vendeurs de film, les artistes interprètes que les artistes techniciens, l'ascèse de la salle de montage que l'échange avec le public.

Pourquoi est-ce une passion ?

C'est une passion parce que c'est un mélange de souffrances et d'un rare bonheur inouï, profond et volatil en même temps.

Comment êtes-vous entré dans le monde du cinéma ?

Autodidacte malgré moi (j'ai raté le concours de l'entrée de l'INSAS à Bruxelles), j'ai appris sur le terrain... de mes propres films.

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour le film *Long time no see* ?

Tous les films que j'ai vus et admirés en tant que cinéphile ont nourri mon désir de faire du cinéma moi-même. La liste de mes presque 800 films préférés se trouve sur mon site (<https://pierrefilmon.com/actu-pf/> ou <https://www.imdb.com/list/ls00043137/>). Il est difficile de faire un film qui n'a aucun prédécesseur dans l'histoire du cinéma, donc je suis conscient de certains films qui sont cousins du mien, films que j'ai revus avant de me lancer dans l'aventure du mien mais que j'ai oubliés au moment de la prise de vue. On me dit que le film résonne avec la trilogie de Richard Linklater (la série des *Before...*), avec celle de Claude Lelouch (avec Anouk Aimée et Jean-Louis Trintignant), avec *Cléo de 5 à 7* d'Agnès Varda, avec le style *Victoria* de Sebastian Schipper et un univers « à la Rohmer », et je prends toutes ces références comme des compliments.

Quelles qualités faut-il pour exercer ce métier ?

Persévérance, bienveillance, ouverture, culture, souplesse, réactivité, inventivité, patience, pertinence et facilités de contacts humains et professionnels.

Alicia Rames

LE DESSOUS DES FILMS

IT MUST BE HEAVEN : "L'HISTOIRE DE LA PALESTINE OU LA QUÊTE D'UN ESPACE À SOI"

Suleiman raconte l'histoire de son double fictif. Le protagoniste Elia Suleiman, ES, nous promène en Palestine, à Paris et à New York à la recherche d'un nouvel espace. Mais son pays d'origine, la Palestine, le suit peu importe où il décide d'aller. Dans ce film, Elia Suleiman explore la quête d'une identité, d'une nationalité en se posant la question suivante : où peut-on se sentir chez soi ?



Affiche du film
It Must Be Heaven 2019

La diaspora palestinienne compte aujourd'hui plus de cinq millions de personnes dont les deux tiers sont inscrits à l'Office de secours et de travaux pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient. La diaspora palestinienne est disséminée partout dans le monde, on dénombre par exemple quelques dizaines de milliers de Palestiniens en Amérique latine et quelques milliers au Royaume-Uni.

1917 : La déclaration Balfour est une étape importante : Arthur James Balfour déclare que le gouvernement anglais « envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif ».

1948 : Création de l'Etat d'Israël au début de la Première guerre israélo-arabe. Cet épisode conduit à l'exode de nombreux Palestiniens, l'Etat d'Israël contrôle alors 77% du territoire de la Palestine.

1988 : Déclaration d'indépendance de la Palestine.

2011 : La Palestine devient membre le 195^{ème} membre de l'UNESCO.

2012 : La Palestine devient un Etat observateur à l'ONU.

2019 : l'AFPS (Association France-Palestine Solidarité) a créé une pétition en ligne pour la reconnaissance de l'État de Palestine.